

c donné pour cette raison et dans cette intention : le dieu nous a découverts et donné la vue afin que, ayant observé dans le ciel les révolutions de l'intellect, nous les utilisions, en les rapportant aux révolutions en nous de l'intellect ; ces révolutions sont apparentées, même si les nôtres sont troublées alors que les autres sont exemptes de trouble. Ce n'est qu'après avoir étudié à fond les mouvements célestes, après avoir acquis le pouvoir de les calculer correctement en conformité avec ce qui se passe dans la nature et après avoir imité les mouvements du dieu, mouvements qui n'errent absolument pas, que nous pourrons stabiliser les mouvements qui en nous ne cessent de vagabonder.

d Sur la voix et sur l'audition, on peut une fois de plus tenir le même discours : les dieux nous en ont fait présent pour les mêmes raisons et pour les mêmes fins. C'est en effet dans le même but qu'a été instituée la parole, qui contribue grandement à nous le faire atteindre ; par ailleurs, tout ce qu'il faut à la voix de musique pour servir l'harmonie qui concerne l'audition lui a été donné. L'harmonie, qui est faite de mouvements apparentés aux révolutions de notre âme, n'apparaît pas à l'homme qui entretient avec les Muses un commerce guidé par l'intelligence comme tout juste bonne à procurer un plaisir étranger à la raison, ce qui est son utilité, comme le veut actuellement l'opinion. Mais, puisque la révolution de l'âme est en nous dépourvue d'harmonie, c'est pour y mettre ordre et accord que l'harmonie a été donnée à l'âme comme alliée par les Muses. En outre, le rythme, c'est encore une fois parce que nous sommes, pour la plupart e d'entre nous, étrangers à la mesure et que nous manquons de grâce qu'il nous a été donné comme auxiliaire par les mêmes Muses, pour les mêmes fins.

48a Aussi bien, ce que nous avons exposé concernait, à quelques brèves exceptions près, ce qui fut œuvré par l'intellect ; mais il faut aussi, en parallèle, que notre discours mentionne ce qui vient à l'être sous l'effet de la nécessité. En effet, je l'affirme, la venue à l'être de notre monde résulta d'un mélange qui réunissait la nécessité et l'intellect. Mais, comme l'intellect dominait la nécessité, en la persuadant de réaliser dans les meilleures conditions possible la plupart des choses qui sont soumises à la génération, c'est de cette manière et dans ces conditions que notre univers fut, dès le principe, constitué par le truchement d'une nécessité ainsi dominée par une sage persuasion. Dès lors, si l'on veut dire comment il a été réellement engendré dans ces conditions, il faut faire intervenir aussi l'espèce de la cause errante, et dire quelle sorte de mouvements elle suscite par nature. Ainsi donc, il nous faut revenir sur nos pas et, après avoir pris sur le même sujet b un point de départ différent qui soit approprié, derechef, exactement comme nous l'avons fait pour nos propos antérieurs, repartir, pour ce que nous allons dire, depuis le début.

Il faut maintenant considérer ce qu'était en elle-même, avant la naissance du ciel, la nature du feu, de l'eau, de l'air et de la terre et quelles en étaient alors les propriétés. Jusqu'à présent, en effet, personne n'a encore fait mention de leur génération, mais nous en parlons, comme si nous nous adressions à des gens qui savent bien ce que peuvent être le feu et chacune de ces réalités, en les posant

comme les principes élémentaires et comme les lettres de l'univers, alors que la vraisemblance demande qu'on ne les assimile même pas seulement à des syllabes, si peu raisonnable soit-on. Pour lors donc, voici, pour notre part, ce à quoi nous allons nous tenir. Concernant l'univers, notre opinion sur son principe ou ses principes, quelle que soit l'opinion qu'on en ait, il faut s'abstenir d'en parler maintenant, pour aucune autre raison que celle-ci ; il est particulièrement difficile d'exprimer nos opinions en ayant recours au mode d'exposition qui est le nôtre à présent. N'allez donc pas croire qu'il est de mon devoir de le dire ; et moi-même je ne saurais pour ma part me persuader que j'aurais raison d'aborder une tâche d'une telle ampleur. Mais, me conformant à ce que j'ai dit au commencement, m'en tenant à ce que peuvent apporter des explications vraisemblables, je vais m'efforcer de tenir sur chaque point et sur l'ensemble de la question des propos qui auront non pas moins de vraisemblance, mais davantage que ceux que j'ai tenus jusqu'ici. Cette fois encore reprenons le fil de notre discours en invoquant pour commencer une divinité protectrice, pour qu'elle assure notre sauvegarde tout au long du parcours qui, à partir d'un exposé étrange et insolite, va nous mener à une conclusion vraisemblable.

Or, dans ce nouvel exposé, il faut, concernant l'univers, considérer que le point de départ doit être plus différencié que dans l'exposé précédent. En effet, nous avons alors distingué deux genres d'être ; or, il nous faut maintenant en découvrir un autre, un troisième. Ces deux genres suffisaient pour notre exposé antérieur : l'un, nous avons supposé que c'était l'espèce du modèle, espèce intelligible et demeurant toujours identique, et le second, nous avons supposé que c'était la copie du modèle, sujette à la génération et visible. Nous n'avions pas alors distingué un troisième genre, parce que nous avons estimé que ces deux-là suffisaient. Mais, maintenant, notre argumentation nous force, semble-t-il, à entreprendre une description qui permette d'élucider une espèce difficile et obscure. Quelle propriété faut-il supposer qu'elle présente naturellement ? La propriété que voici essentiellement : de tout ce qui est soumis à la génération elle est le réceptacle, et, pour employer une image, la nourrice.

Certes, ce qui vient d'être dit est vrai, mais il faut sur ce troisième genre dire quelque chose de plus précis. Or, cela est difficile, notamment parce que, pour y arriver, il faut, au préalable, affronter des difficultés relatives au feu et aux trois autres éléments. En effet, dire, de chacun de ces éléments, quelle propriété il doit présenter pour qu'on déclare que c'est réellement de l'eau plutôt que du feu, quelle qualité il doit présenter pour qu'on le désigne comme n'importe lequel d'entre eux plutôt que les autres pris ensemble et un à un, et cela en tenant un discours qui soit accessible et stable, voilà qui n'est pas facile. Dès lors, comment pourrions-nous dire pareille chose, de quelle manière et avec quel embarras bien justifié ?

Et d'abord, prenons ce que nous venons d'appeler « eau ». Quand cet élément nous semble se condenser, nous le voyons devenir pierres et terre, mais quand inversement il s'évapore et se disperse, ce même élément devient souffle et air ;

l'air enflammé devient feu, et en sens inverse, lorsqu'il se concentre et s'éteint, le feu retrouve la forme de l'air ; et pour sa part l'air, quand il se trouve condensé et comprimé, devient nuage et brouillard, et, lorsque ces derniers sont encore plus comprimés, ils donnent de l'eau qui tombe ; puis, de l'eau, il naît de nouveau de la terre et des pierres. C'est ainsi que, observons-nous, ils se donnent naissance
 d les uns aux autres, en cercle.

Ainsi, puis donc que ceux-ci n'apparaissent jamais chaque fois sous la même forme, duquel d'entre eux pourrait-on de façon définitive soutenir fermement que c'est « ceci », quoi que ce soit, et pas autre chose, sans se couvrir de honte ? On ne peut que leur donner des dénominations beaucoup plus sûres et parler de la façon suivante. De ce que nous voyons prendre tantôt telle forme tantôt telle autre, du feu par exemple, ne pas dire « ceci est du feu », mais toujours « ce qui chaque fois est tel ou tel, c'est du feu », ni « ceci est de l'eau », mais « ce qui est toujours tel, c'est de l'eau », ni même « ceci », comme si c'était quelque chose de permanent, « est autre chose », pour rien de tout ce que nous pensons présenter
 e comme quelque chose de permanent quand, par moyen de désignation, nous employons le terme « ceci », « cela » ou « cet être ». Voilà quelque chose de fugitif et qui n'admet pas l'expression « ceci », « cela », « cet être » ou toute expression les désignant comme des réalités permanentes. Eh bien, il vaut mieux ne pas en parler comme de réalités distinctes, et qualifier ainsi le « ce qui est tel » qui se retrouve toujours semblable dans absolument tous les cas et dans chacun d'eux en particulier ; d'appeler « feu » notamment ce qui reste tel à travers tout, et ainsi de suite avec tout ce qui devient. Mais ce en quoi chacune de ces caractéristiques apparaît toujours, parce que c'est en cela qu'elle apparaît et que c'est de cela
 50a qu'elle disparaît, c'est au contraire cela seul qu'on peut désigner par un recours aux termes « ceci » et « cela » ; mais ce qui est de quelque sorte que ce soit, chaud ou blanc ou n'importe lequel de leurs contraires, et tout ce qui vient d'eux, aucune de ces appellations ne doit en revanche lui être assignée.

Mais, pour atteindre à encore plus de clarté sur ce point, efforçons-nous de nous expliquer de nouveau. Supposons en effet que quelqu'un ait modelé toutes les figures possibles avec de l'or et qu'il ne cesse de les remodeler chacune en toutes les autres ; si on lui montre une de ces figures et si on lui demande ce que
 b c'est, le parti de beaucoup le plus sûr au regard de la vérité est de répondre : « c'est de l'or ». Il ne faut jamais dire du triangle ni d'aucune autre figure qui dans l'or sont venus à l'être, « c'est ceci », comme si ce l'était, puisque, à l'instant même où l'on donne ces dénominations, ces figures sont en train de changer ; mais, comme elles admettent qu'on les dénomme avec quelque sécurité « ce qui est tel ou tel », voilà la solution qu'on choisira de préférence.

C'est bien le même type de discours qu'on doit tenir quand on parle de ce qui reçoit tous les corps. Il faut toujours lui donner le même nom ; car elle ne perd
 c absolument aucune des propriétés qui sont les siennes. Toujours en effet elle reçoit toutes les choses, et jamais en aucune manière sous aucun rapport elle ne prend une forme qui ressemble à rien de ce qui peut entrer en elle. Par nature,

en effet elle se présente comme le porte-empreinte de toutes choses. Modifiée et découpée en figures par les choses qui entrent en elle, elle apparaît par suite tantôt sous un aspect tantôt sous un autre. Les choses qui entrent en elle et qui en sortent sont des imitations de réalités éternelles, des empreintes qui proviennent de ces réalités éternelles d'une manière qu'il n'est pas facile de décrire et qui suscite l'étonnement, sujet sur lequel nous reviendrons plus tard¹.

Pour le moment, donc, il faut se mettre dans la tête qu'il y a trois choses : ce qui devient, ce en quoi cela devient, et ce à la ressemblance de quoi naît ce qui devient. Et tout naturellement il convient de comparer le réceptacle à une mère, le modèle à un père, et la nature qui tient le milieu entre les deux à un enfant, et de comprendre que, si l'empreinte doit être diverse et présenter à l'œil cette diversité sous tous ses aspects, ce en quoi vient se déposer cette empreinte ne saurait être convenablement disposé que si elle est absolument dépourvue des caractéristiques de toutes les espèces des choses qu'elle est susceptible de recevoir par ailleurs. En effet, si le réceptacle ressemblait à l'une des choses qui y entrent, chaque fois que des choses dotées d'une nature contraire ou radicalement hétérogène à celle-là se présenteraient, le réceptacle en prendrait mal la ressemblance, étant donné qu'il montrerait en même temps l'aspect qui est le sien. Voilà pourquoi il faut que soit dépourvue de toutes caractéristiques ce qui recevra en elle des choses de tout genre. Par exemple, pour fabriquer des onguents parfumés artificiellement, on commence, une fois qu'on a cette matière première, par rendre le plus inodore possible les liquides qui doivent recevoir les parfums. De même, tous ceux qui, en quelque substance molle, s'appliquent à modeler des figures, ne laissent subsister la trace d'absolument aucune figure, et s'arrangent pour aplanir cette substance molle et la rendre le plus lisse possible. Cela dit, il en va de même aussi pour l'entité qui doit sur toute son étendue recevoir maintes fois et dans de bonnes conditions les représentations de tous les êtres éternels ; il convient qu'elle soit par nature dépourvue de toute forme. Voilà bien pourquoi nous disons que la mère de ce qui est venu à l'être, de ce qui est visible ou du moins perceptible par un sens, c'est-à-dire le réceptacle, n'est ni terre, ni air, ni feu, ni eau, ni rien de tout ce qui vient de ces éléments et de tout ce dont ils dérivent. Mais, si nous disons qu'il s'agit d'une espèce invisible et dépourvue de figure, qui reçoit tout, qui participe de l'intelligible d'une façon particulièrement déconcertante et qui se laisse très difficilement saisir, nous ne mentirons point. Et, dans la mesure où ce qui vient d'être dit permet d'approcher sa nature, voici de quelle manière on pourrait en parler le plus correctement. Ce que, à chaque fois, on observe comme étant du feu, c'est la portion du réceptacle qui est enflammée ; de l'eau, la portion liquéfiée, de la terre et de l'air, toute portion qui a reçu des images de terre et d'air.

Maintenant que, dans notre exposé, nous distinguons en ce domaine des frontières plus précises, il nous faut soigneusement examiner, au sujet des éléments

1. Cette explication ne viendra jamais.

c eux-mêmes, cette question. Y a-t-il quelque chose comme le feu qui est absolument en soi et quelque chose comme toutes ces entités dont nous parlons toujours, en disant de chacune d'elles qu'elles sont absolument en soi ? Ou bien, ces choses que nous voyons, et toutes les autres que nous percevons par le moyen de notre corps, sont-elles les seules à présenter une réalité de ce genre ? Et n'est-il point d'autres réalités à côté de celles-là, en aucune manière sous aucun rapport ? Mais est-ce en vain que nous affirmons chaque fois qu'il y a une forme intelligible de chaque chose ? Ne serait-ce là que des mots ?

d D'un côté, bien sûr, on n'a pas le droit de laisser la question sans jugement et sans procès ou de trancher en affirmant péremptoirement qu'il en est ainsi ; mais d'un autre côté il faut se garder d'ajouter, à un exposé qui est long, un autre exposé accessoire qui serait long. En revanche, si, en établissant une distinction, on arrivait à faire voir beaucoup de choses en peu de mots, voilà ce qui serait approprié au plus haut point. C'est donc en ce sens que va mon suffrage, pour ce qui me concerne en tout cas. Or, si l'intellect et l'opinion vraie sont deux genres, alors elles ont une existence absolument indépendante, ces Formes que nous pouvons percevoir non par nos sens, mais par notre intellect seul. En revanche, si, comme le croient quelques-uns, l'opinion vraie ne diffère en rien de l'intellect, nous devons plutôt poser que tout ce que nous percevons par le moyen de notre corps est ce qu'il y a de plus certain. Pourtant, il faut évidemment e reconnaître que l'intellect et l'opinion vraie sont bien deux choses différentes, car elles ont une origine distincte et une nature différente. La première est produite en nous grâce à l'instruction, l'autre par le moyen de la persuasion. En outre, la première s'accompagne toujours d'une explication vraie, alors que l'autre ne donne prise à aucune explication ; l'une ne peut être ébranlée par la persuasion, tandis que l'autre peut être modifiée par elle ; il faut encore dire qu'à l'une tout homme participe, tandis qu'à l'intellection seuls participent les dieux, et une toute petite catégorie d'êtres humains.

52a Puisqu'il en est ainsi, il faut convenir qu'il y a une première espèce : la forme intelligible, qui reste la même, qui est inengendrée et indestructible, qui ne reçoit pas autre chose venant d'ailleurs en elle-même et qui elle-même n'entre en aucune autre chose où que ce soit, qui est invisible et ne peut être perçue par un autre sens, voilà ce qui a été attribué comme objet de contemplation à l'intellection. Il y a une seconde espèce qui porte le même nom que la première et qui lui ressemble, qui est perceptible par les sens, qui est engendrée, qui est toujours en mouvement, qui vient à l'être en un lieu quelconque pour en disparaître ensuite, et qu'appréhende l'opinion jointe à la sensation. Par ailleurs, il y a une troisième espèce, un genre¹ [...] qui est toujours, celui du « matériau » qui n'admet pas la b destruction, qui fournit un emplacement à tout ce qui naît, une réalité qu'on ne

1. Suivant le manuscrit A (*Parisinus graecus* 1807), il y aurait une lacune entre *aû* et *génos*. La chose semble vraisemblable, sans plus.

peut saisir qu'au terme d'un raisonnement bâtard qui ne s'appuie pas sur la sensation ; c'est à peine si on peut y croire. Dès là que vers lui nous dirigeons notre attention nous rêvons les yeux ouverts et nous déclarons, je suppose, qu'il faut bien que tout ce qui est se trouve en un lieu et occupe une place, et qu'il n'y a rien qui ne se trouve ou sur terre, ou quelque part dans le ciel. Toutes ces choses-là et d'autres qui sont leurs sœurs et qui touchent aussi à ce qui appartient non pas au monde du rêve, mais à celui de la réalité, l'illusion dans laquelle nous maintient le rêve ne nous permet pas de nous éveiller et d'en parler en faisant les distinctions qu'impose la vérité. Une image, en effet, du moment que ne lui appartient pas cela même dont elle est l'image, et qu'elle est le fantôme toujours fugitif de quelque chose d'autre, ne peut pour ces raisons que venir à l'être en quelque chose d'autre et acquérir ainsi une existence quelconque, sous peine de n'être rien du tout ; pour ce qui existe réellement en revanche, nous avons le secours du discours que l'exactitude rend vrai : en effet, tant que de deux choses l'une est ceci et l'autre cela, l'une ne peut jamais venir à l'être en l'autre, puisqu'une chose ne peut être en même temps deux choses.

Eh bien, cette explication qui a recueilli mon suffrage, donnons-en un résumé : l'être, le milieu spatial et le devenir, voilà trois choses distinctes et qui existaient avant la naissance du ciel.

Alors, la nourrice du devenir, qui était mouillée, qui était embrasée et qui recevait les formes aussi bien celle de la terre que celle de l'air, qui était soumise à toutes les affections que ces éléments amènent avec eux, la nourrice du devenir, qui offrait à la vue une apparence infiniment diversifiée, ne se trouvait en équilibre sous aucun rapport étant donné qu'elle était remplie de propriétés qui n'étaient ni semblables ni équilibrées, et que, soumise de partout à un balancement irrégulier, elle se trouvait elle-même secouée par les éléments, que secouait à son tour la nourrice du devenir, en leur transmettant le mouvement qui l'animait. Or, les éléments, ainsi mis en mouvement, étaient toujours portés d'un côté et de l'autre et se séparaient, de la même façon que, secouées et vannées sous l'action de cribles et d'autres instruments qui servent à nettoyer le blé, les parties denses et lourdes vont s'immobiliser d'un côté alors que les parties dont la densité est faible et qui sont légères vont s'immobiliser d'un autre côté et s'établissent en ce lieu. C'est de la même façon que, à ce moment-là, les quatre éléments, secoués par cette réalité qui les avait reçus, laquelle, animée d'un mouvement à la façon d'un crible qui produit une secousse, séparait le plus possible les éléments les plus dissemblables les uns des autres et rapprochait le plus possible en un même ensemble les plus semblables, en sorte que les uns ont occupé un emplacement et les autres un autre, et cela avant même que prenne naissance l'univers mis en ordre à partir d'eux. Avant l'établissement de cet ordre, tous ces éléments se trouvaient sans proportion ni mesure ; et lorsque fut entrepris l'arrangement de l'univers, même si le feu d'abord puis l'eau et la terre et l'air possédaient bien quelques traces de leurs propriétés, ils se trouvaient néanmoins tout à fait dans l'état dans lequel on peut s'attendre à trouver absolument toute chose quand

c

d

e

53a

b

dieu en est absent. Voilà quelle était leur condition naturelle au moment où ils commencèrent de recevoir leur configuration à l'aide des formes et des nombres. Mais comment est-il possible que le dieu ait fait d'eux un univers aussi beau et aussi bon que possible en partant d'un état de ces éléments qui n'offrait pas ces qualités, tel sera avant tout comme toujours notre propos.

c Il me faut donc maintenant entreprendre, pour chacun d'eux, de vous découvrir ce que furent la mise en ordre des éléments et leur naissance, dans le cadre d'un exposé insolite ; mais peu importe, puisque vous êtes au fait, grâce à l'éducation que vous avez reçue, des méthodes qu'on doit suivre pour démontrer ses dires, vous me suivrez.

d Et d'abord que le feu, la terre, l'eau et l'air soient des corps, c'est une évidence pour tout le monde, je suppose ; or, tout ce qui appartient à l'espèce des corps possède aussi la profondeur. Mais, à son tour, la profondeur se trouve, de toute nécessité, enveloppée naturellement par le plan. Toute face plane limitée par des droites est issue de triangles. Or, tous les triangles procèdent de deux triangles qui ont chacun un angle droit et les autres aigus : l'un a de part et d'autre une partie de l'angle droit divisé par des côtés égaux, tandis que l'autre a des parties inégales d'un angle droit divisé par des côtés inégaux¹. Voilà bien ce que nous supposons être le principe du feu et de tous les autres corps, en progressant dans une explication qui combine vraisemblance et nécessité. Quant aux principes encore antérieurs à ceux-là, dieu les connaît et parmi les hommes ceux que ce dieu a en amitié.

e Aussi faut-il dire quelles propriétés devraient avoir les corps les plus beaux : être au nombre de quatre, être dissemblables les uns par rapport aux autres, tout en pouvant s'engendrer les uns des autres lorsqu'ils se disloquent, du moins certains d'entre eux. Si nous y parvenons, nous tenons la vérité sur la génération de la terre et du feu et sur celle des éléments qui se trouvent entre eux comme moyennes proportionnelles. Car il est une chose que nous n'accorderons à personne, c'est qu'il soit possible de voir quelque part des corps plus beaux que ceux-là, chacun représentant un genre distinct. En conséquence, nous devons faire de notre mieux pour établir un rapport de proportion, entre ces quatre genres de corps qui se distinguent par leur beauté et ainsi montrer que nous avons saisi, de façon satisfaisante, leur nature.

54a Eh bien, des deux triangles évoqués, celui qui est isocèle ne comporte qu'une espèce, tandis que celui qui est scalène comporte un nombre indéterminé d'espèces. Il nous faut donc, parmi ceux qui sont en nombre indéterminé, choisir le plus beau, si nous voulons commencer comme il faut. En conséquence, si quelqu'un peut nous parler d'une espèce plus belle qu'il aurait sélectionnée en vue de la construction de ces corps, c'est lui qui remportera la victoire et nous verrons

1. Triangles rectangle, isocèle et scalène respectivement. Pour une description complète du processus de construction des polyèdres réguliers qui correspondent aux éléments, voir l'annexe 24.